Humeur

La triste « fête » des B.B.R.

Paris, samedi 25 septembre 1993, les Bleu-Blanc-Rouge se réunissent pour leur *« fête »* annuelle. Serge de Beketch, l'ancien rédacteur de Minute, a convié à s'y rendre ceux-là mêmes qui ne se sentent pas sympathisants de leur cause, sûr qu'ils ne sauront longtemps résister à l'ambiance de cette extraordinaire fête de la *« famille »*, chaleureuse et courtoise, où l'on se sent entre amis au cœur d'une France représentée dans chacune de ses régions avec ce charme et cette simplicité rustique qui fleurent si bon les lendemains riants.

Hélas, ce dont étaient loin de se douter les organisateurs de cette aimable fête, c'est que, malgré d'ardentes prières au Christ-Roi et de belles messes datant d'avant le *« scélérat »* concile Vatican II, le ciel est chagrin : il pleut et il fait frisquet. Au demeurant, il n'y a pas de fête : la grande roue ne se mettra à tourner, presque à vide, que trois heures après l'ouverture. L'entrée des moins de douze ans est gratuite mais les enfants sont peu nombreux... Beaucoup de sexa et septuagénaires qui errent, l'œil triste, de stand en stand. Il faut dire que la littérature qui y est présentée, à des prix prohibitifs, n'a rien de follement réjouissant : les *« malheurs »* de Pétain et Brasillach, les complots maçonniques et juifs d'hier et de toujours dénoncés par cent auteurs dans des brûlots tirés à deux ou trois cents exemplaires, la *« vérité »* mille fois ressassée sur les *« vraies causes »* de la Deuxième Guerre et l'épique narration de son tragique dénouement qui fait qu'on n'a plus qu'une envie : en recommencer une autre d'où l'on pourra enfin sortir la tête haute, sans honte d'avoir le cheveu ras et le front étroit.

Jeunes oisifs

De fait, si les jeunes aussi s'ennuient ferme dans cette *« fête »*, c'est justement qu'ils ne sont qu'entre eux, que le costume de nervi ne provoque personne, qu'il n'y a ni juifs, ni arabes, ni noirs à l'horizon, et que sans gibier, la meute est hébétée ; elle se rabat alors sur quelque journaliste ou caméraman. On feuillette un peu Faurisson, Maurras, Bardèche, Guiraud, Rassinier, Saint-Loup, mais le cœur n'y est pas : tout ça, c'est bon pour les intellectuels ; nous, avec le Q.I. et les épaules qu'on a, on veut de l'action. Les jeunes de 18-20 ans, véritables caricatures des caricatures de skinheads de Cabu, sont relativement nombreux. Ils marchent par groupes, sans très bien savoir où aller, quand ils ne sont pas attablés à boire des bières *« européennes »*. Il faut bien que jeunesse se passe et, tant qu'ils sont au bistrot... Les moins nombreux, dans cette assistance très clairsemée, sont les gens de la tranche 30 à 50 ans, autrement dit : les actifs. Entre les retraités oisifs nostalgiques d'un passé où l'héroïsme consistait à dénoncer ses voisins à la si courtoise et si *« korrecte puissance occupante »* et les jeunes inactifs qui regrettent tant de n'avoir pu en d'autres époques user leur belle force pour des règnes promis à mille ans, tout le monde s'ennuie. C'en est presque pathétique.

Littérature

Pour tuer le temps, on admire les répliques rutilantes des épées de Charlemagne ou de Conan le Barbare (!) vendues entre 2 000 et 3 000 F, on hésite devant des cassettes vidéo sur la vie et la carrière d'Hitler mais le vendeur vous rassure aussitôt : bien qu'il s'agisse là de productions anglaises, c'est à peu près honnête. On achète bien de-ci, de-là, pour 40 F, la réédition d'un insigne des Croix de Feu, du Rexisme ou du Francisme qu'on épingle sur sa vareuse de baroudeur manqué mais ça n'épate personne : il y en a presque à tous les stands, à côté des choucroutes régionales et des moules-frites. Et si l'on insite un tout petit peu, le commerçant, très obligeamment, vous sort de son tiroir des insignes de la Milice, des croix gammées et des emblèmes à tête de mort pas toujours garantis d'origine ; il faut bien que certaines P.M.I. travaillent... De même les bouquinistes ne sont pas bien longs à aller vous chercher, sous une pile des discours de Doriot ou de Déat quelques pamphlets interdits de Céline reparus dans des éditions confidentielles à couverture anonyme ou des brochures négationnistes. Justement, quelques jours auparavant, l'*Express* a publié un important article d'Eric Conan et Denis Peschanski sur le remarquable ouvrage de Jean-Claude Pressac : *« Les Crématoires d'Auschwitz, la machinerie du meurtre de masse »* (Editions du C.N.R.S.). Interrogé sur cette *« fâcheuse »* publication, un bouquiniste s'indignera : *« – Ah, ne m'en parlez pas ! Et en plus, l'auteur n'est qu'un simple pharmacien ! »* Il semble avoir oublié que Faurisson, pour faire de l'*« Histoire »* et parler du zyklon B, était professeur de littérature... Il oublie aussi que Pressac, à ses tout débuts, avait fait partie des amis de Faurisson avant de réaliser que cet *« historien »* improvisé était davantage animé par une idéologie plutôt brune que par un goût franchement scientifique de la recherche historique.

Marchands du Temple

Devant le petit stand de la S.E.R.P., où l'on a omis de faire figurer les beaux disques des Waffen SS (sigles d'argent sur fond noir), cinq ou six chanteurs – déguisés en soldat de l'Empire, en ouvrier d'avant 36, en monarchiste d'avant 89 ou en compagnon de Charles Martel – entonnent, dans une anachronique unanimité, le chant des *Dragons de Noailles*, devant une douzaine de badauds aux bras ballants. Cela permettra de vendre deux ou trois C.D. des *Partisans blancs* (paroles de Bernard Lugan et Alain Sanders, s'il vous plaît), Romain Marie, alias Bernard Anthony, déambule seul, tristement, comme sans doute le firent ses aïeux dans les jardins pluvieux de Sigmaringen. Quelques grands dadais à larges bacchantes, costumés en cheveliers celtes, tentent d'amuser les trop rares enfants tout en distribuant *National Hebdo*...

On vous l'avait bien dit : les B.B.R., ce n'est pas Disneyland ! Bruno Gollnisch, seul lui aussi, concocte sur un coin de table un de ces textes immortels où sera fustigée la *« politique défaitiste »* d'une France sombrant dans un cosmopolitisme que la →

→ « scélérate loi Fabius alias Gayssot » interdit, hélas ! de nommer plus précisément.

Deux ou trois solides curés quadragénaires en soutane arpentent à grandes enjambées les allées désertées. Parmi toutes ces mines maussades, ce serait manquer d'objectivité que de ne pas signaler pourtant un sourire, un vaste et bon sourire, légèrement forcé : celui de Jean-Marie Le Pen, le « *Président* ». Ce sourire figé est affiché partout, sur de grands panneaux dégoulinants de pluie mais aussi sur des briquets, des boutons de manchette, des cassettes audio et vidéo, des cuvées spéciales de vins de Champagne ou du Beaujolais, des cartes postales, etc. A Lourdes, la petite Bernadette ne doit guère être plus présente. Marie-France Stirbois n'est pas oubliée non plus : « *Flamme ou Préférence, achetez les parfums Marie-France !* ».

Quelques fausses notes, pourtant, viendront troubler ce qu'on a un peu hâtivement baptisé « *fête* » : des haut-parleurs annoncent que, dans la noble assistance, s'est glissé un vendeur de faux billets de tombola ; on invite à le repérer et à le dénoncer au plus vite au service d'ordre. Ce ne sera guère difficile : il doit y avoir trois agents de sécurité pour dix visiteurs. On reste cependant étonné que, parmi d'aussi bons Français « *pure souche* », puisse opérer un tel malfrat. A qui se fier ?

Forum

Au Forum, d'heure en heure, sont organisées des tribunes d'« *amis de la famille* » auxquelles assistent avec gravité (et pour s'abriter de la pluie) 60 à 80 personnes, laissant plus de 200 chaises vides. Un incident : l'un des orateurs ayant eu un mot de trop à l'encontre de Serge de Beketch, celui-ci, aidé d'une dizaine de compagnons patibulaires, commence d'entonner dans un coin de la salle le chant martial des *Lansquenets* : « *Un jour viendra où les traîtres paieront! Faïlala !* »

Les ligues de février 34 ne sont pas loin. Les muscles sont un peu tendus tandis que des voix mâles font entendre de sourdes menaces. Une octogénaire nous confiera avec tristesse avoir entendu l'un des pâles tribuns accuser le grand Serge de « *crimes contre l'humanité* ». Où vont-ils chercher tout ça ? Ce « *regrettable incident* » oublié, on écoute avec un terne ravissement Alain Sanders s'entretenir avec Anne Brassié, la biographe attitrée de ce « *pauvre Brasillach fusillé* », que dis-je !, assassiné par les misérables vainqueurs de 1945. Alain Sanders qui, malgré le froid, a retroussé ses manches sur d'avantageux avant-bras tatoués, explique combien les périodes de guerre sont préférables aux périodes de paix car c'est dans ces moments d'exaltation que les petites gens se révèlent héroïques. Et les petites gens, un frisson parcourant leur échine raidie, applaudissent à cette envolée qui leur redonne un peu d'espoir. Sanders évoque aussi Léon Blum dont le nom, telle une onomatopée, reproduit si exactement le bruit mou de « *douze balles dans la peau* ». Nouveaux applaudissements. Puis, se tournant vers Anne Brassié, il disserte avec concupiscence sur les obsessions véritablement « *masturbatoires* » de la clique au pouvoir. Anne Brassié, aux anges, sourit largement d'un air entendu. On se gausse du mauvais usage que fait du français la classe « *médiocratique* » mondialiste mais personne ne reprendra Anne Brassié lorsqu'elle parlera de documents à *belles* en-têtes ou Sanders lui-même évoquant les locutions latines du Président Le Pen, toutes contenues dans les pages « *jaunes* » du dictionnaire... Du reste, cette confusion entre annuaire et dictionnaire s'explique peut-être pour un trop fidèle lecteur du *Cahier jaune* d'Henri Coston. Dans un stand voisin sont affichées avec ostentation d'anciennes pages du Journal Officiel donnant la liste alphabétique des changements de noms (l'originel et l'actuel) de certaines familles. En un tel lieu, entouré de livres de Drumont et de Xavier Vallat ou sur Darquier de Pellepoix, cela vous a des relents pas bien éloignés de « *Apprenez à distinguer un juif d'un français* » de la célèbre exposition « *Le juif et la France* »...

Moment d'émotion lorsque le dauphin Carl Lang quittera la tribune après un discours aussi gris que son visage est pâle. Il est rejoint à grande vitesse par son garde du corps qui fend la petite foule un peu brutalement : il s'agit d'une sorte de grand benêt au front bas, pénétré de l'importance de sa mission, cravaté et vêtu d'un long imperméable kaki à large revers et fortement sanglé. Il ne lui manque que le chapeau de feutre rabattu sur ses petits yeux inquiets et scrutateurs pour paraître sortir d'un film sur Paris occupé quadrillé par la Gestapo et ses séides français.

Courtoisie

Mais où est donc, dans tout cela, la courtoisie si souvent évoquée par la radio du pays réel cher à Maurras et par le laborieux *Libre journal de la France courtoise* de l'ancien scénariste de bandes dessinées qu'est de Beketch ? Cette courtoisie a un visage : celui de Jean Madiran. Le directeur de *Présent*, mince et élégant septuagénaire, tranche nettement parmi ces piteux visiteurs ou invités portant en eux, sur eux, toute la vulgarité d'un monde étriqué et qui, comme des âmes en peine, errent parmi les malheureux stands d'une fête qui semble, à peine commencée, déjà vivre ses lendemains désenchantés.

Jean Madiran, alias Jean Arfel des années 40 qui dénonçait avec une rare élégance les « *vieux trafiquants de la politicaillerie judéo-démocratique* » dans les colonnes du journal bordelais *L'Elan*, l'ancien Commissaire général de la légion d'Aquitaine Jeunesse de France dont nous découvrions récemment les premiers écrits et activités, est assurément un homme courtois, très vieille France. Mais, comme l'écrivait Jean Rostand : *Tout homme est mon frère tant qu'il n'a parlé...* » Et quand Madiran parle ou écrit, c'est pour remarquer, en oblat bénédictin, que « *le seul défaut de Faurisson, c'est qu'il est athée* », ou pour se féliciter que « *le juif souffre par où il a péché* »... Eh oui ! L'habit ne fait pas le moine ou, selon le mot de Léo Ferré, « *ce n'est pas le baise-main qui fait la tendresse* ».

Cette courtoisie-là et cette France-là ont des avant-goûts d'avenir pleins d'arrière-goûts indéfinissables faits d'aigreurs et de rancœurs mal digérées. Et l'on regretterait presque que les 10 à 15 % d'électeurs qui votent Le Pen n'aient pas cru bon de se déplacer : ils y auraient enfin vu une face grise, triste et pitoyable de « *leur* » pays, une face dont on peut espérer qu'ils n'auraient pas oser dire, à l'instar de Malraux parlant de la pauvre figure martyrisée de Jean Moulin : « Ce jour-là, elle était le visage de la France ».

Eric CHAMS
Enquête menée avec Franck PANIJEL